



*Lettre électronique  
n°29 automne 2021*

*Association des Amis de  
l'église de Varengueville*

*groupe de bénévoles  
Varenguevillais du cimetière  
marin, de l'église St Valery et  
de la chapelle St Dominique*

*Le soir à Sainte-Marguerite sur Mer, huile de Jean-Jacques Rousseau, 1897.*

**Nous voici déjà en automne, après un été chargé mais pas toujours ensoleillé. Nous continuons à vous proposer des sujets moins balisés et qui peuvent éveiller notre curiosité. Alors en attendant le retour du printemps et des visites guidées, voici la Lettre n°29. Prochain rendez-vous : conférence en images sur Albert Roussel, mairie de Varengueville, à 18h le samedi 27 novembre.**

***Bonne lecture à vous... Philippe Clochepin, rédacteur.***

Autumn has arrived after a summer that was busy despite lacking in sunshine. Whilst awaiting the coming of spring and the return of guided visits, we continue with subjects which we hope will awaken your curiosity. Our next meeting is the illustrated talk on Albert Roussel at the town hall in Varengueville at 6pm on November 27<sup>th</sup>.

Enjoy your read!

***Alison Dufour, editor.***



# à propos de Jean-Jacques Rousseau...



C'est une « blague » que vous avez peut-être déjà entendu, « Jean-Jacques Rousseau est venu sur la Côte d'Albâtre »... Tout le monde pense spontanément à l'écrivain, philosophe et musicien genevois. Logique ! Mais point de *Rêveries du promeneur solitaire*, ni de *Confessions* de ce côté-ci du pays. Le Jean-Jacques Rousseau, dont il est question est peintre, pastelliste et graveur.

Texte réalisé à partir du montage de Philippe Bosquet : *Jean-Jacques Rousseau, un peintre à Sainte-Marguerite-sur-Mer*, novembre 2020. Un grand Merci à lui.

Il naît à Paris le 10 octobre 1861. Son père Léopold Rousseau est coiffeur, il est âgé de 27 ans ; sa mère Amélie Brondex sans profession de 19 ans. Jean-Jacques est un enfant doué et précoce : il débute au Salon de la Société des Artistes Français de 1878 à l'âge de 17 ans.

Médaille lors de l'exposition universelle de Paris, en 1889 et 1900, il fut sociétaire des Artistes Français ainsi que de la Société Nationale des Beaux-Arts, et vice-président de la Société Coloniale des Artistes français.

Les promeneurs ont parfois arpenté le chemin Jean-Jacques Rousseau à Sainte-Marguerite, et pour cause, celui-ci y a eu ses habitudes. Résident du village, il en fut le maire du 10 décembre 1919 au 16 mai 1935. C'est au cours de ses mandats que furent réalisés l'électrification et l'adduction d'eau. A la fin de ses mandats, il est nommé maire honoraire.

Il a été l'élève de François Desportes (1849-1909), Henri Lehmann (1814-1882), Théodule Ribot (1823-1891) et d'Alfred Roll (1846- 1919).



Ribot



Lehmann



Roll

Ce dernier résidait l'été dans le village de Ste-Marguerite entre 1883 et 1899 dans la maison qu'il fit construire dans un domaine de plus de 3 hectares qui était alors désigné sous le nom de *Propriété Roll*. Baptisée le *Castel Dania* par de nouveaux propriétaires, les Brunschwig, elle fut détruite par les Allemands pendant la Seconde Guerre mondiale. L'actuel *Castel d'Ailly* a été construit à sa place. Il est plus que probable que c'est Alfred Roll qui incita le jeune Parisien à venir, puis, s'établir à Sainte-Marguerite sur mer. C'est dans notre village qu'Alfred Roll peignit son célèbre tableau *Manda Lamétrie*, fermière en 1887. Ce tableau est aujourd'hui exposé au Musée d'Orsay à Paris. Le médecin de Varengeville-sur-Mer, Olivier Lamétrie est un descendant de la fermière, immortalisée par Alfred Roll.

Jean-Jacques Rousseau est envoyé par le Ministère de l'Instruction Publique et des Beaux-Arts en mission en Extrême Orient. Il est délégué de la Société Nationale des Beaux-Arts à l'Exposition de Hanoi 1902-1903 (dans le Tonkin). C'est dans ce contexte qu'il est nommé Chevalier de la Légion d'Honneur au Journal Officiel du 21 mai 1903. Il côtoie dans sa promotion Albert Lebourg (1849-1928), impressionniste issu de l'École de Rouen et Odilon Redon (1840-1916) peintre et graveur symboliste. C'est Alfred Roll, alors Commandeur de la Légion d'Honneur qui lui remet sa décoration.

Dans son ouvrage *Entrée gratuite* consacré aux exposants au Salon de Hanoi de 1902-1903, l'écrivain voyageur et photographe Alfred Raquez (1862-1907), écrit : « Jean-Jacques Rousseau est un animalier. Il connaît la bête. Il l'aime, si j'ose ainsi parler. Mais il la veut vivante, dans la nature. Voyez donc comme il a campé son bœuf au milieu de ce pâturage normand. On devine que l'artiste a planté son chevalet tout là-bas, où il s'est imprégné l'œil de ces tons qu'il nous présente aujourd'hui, rassemblés en un superbe morceau de nature sous le plein soleil. »



En 1904, Jean-Jacques Rousseau acquiert, auprès de la commune de Ste-Marguerite, une parcelle à l'intersection du Chemin du Phare et de l'Ancien Chemin de Sainte-Marguerite (actuel Chemin sous les Bruyères). Dans cette parcelle la commune se réserve le carré où se dresse un calvaire (O CRUXAVE, 2 Mai 1897, réalisé par Flament à Dieppe).







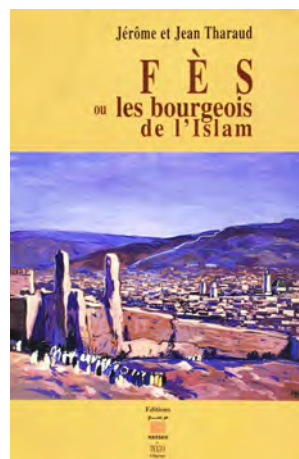
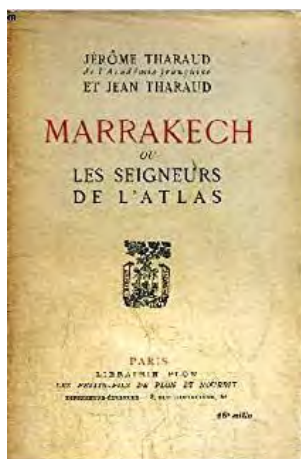
Collection Henry Daniel.

Il reste à Jean-Jacques Rousseau un terrain d'environ 1.600 m<sup>2</sup> pour édifier sa maison. Il fait appel à son beau-frère, Jules Deperthes (1864-1919) architecte de renom, pour réaliser sa maison avec un atelier de 6 mètres de hauteur. Cette maison est présentée par son architecte dans la revue : *L'Architecture Usuelle*, 3<sup>ème</sup> année, 1905-1906.

A l'occasion de l'Exposition Coloniale de 1931, inaugurée le 6 mai 1931, au Palais de la Porte Dorée à Paris, le Maréchal Lyautey fait appel au talent de Jean-Jacques Rousseau pour enrichir le Musée Permanent des Colonies d'un vaste et curieux diorama représentant : Jehan Ango recevant ses pilotes et ses capitaines au Manoir de Varengueville. Il a été donné au Musée de Dieppe par le Ministère des Colonies, en juillet 1932.

Il figura auparavant aux expositions coloniales, Palais Permanent, dès 1931, et à l'exposition Rétrospective de Rouen, en 1932.

Hubert Lyautey a aussi un rapport, indirect, avec Varengueville, puisqu'il avait fait appel à des écrivains pour évoquer le Maroc, dont il fut le premier résident général du protectorat français en 1912. Parmi les élus, à qui il offre le voyage, le gîte et le couvert, en plus d'une rémunération, deux frères : Jérôme et Jean Tharaud. écrivent : *Rabat ou les heures marocaines*, *Marrakech ou les seigneurs de l'Atlas* et *Fès ou les bourgeois de l'Islam*.



Les frères Tharaud avaient une maison dans Varengueville et ont écrit sur le village dans *Le Figaro*, en 1948 : « A pic sur la falaise, dans un site d'où le regard découvre une longue ligne de côtes en forme de faucille, des plages de galets, des plateaux de verdure qui règnent de très haut sur les vagues, des rivages lointains, qui prennent certains soirs des airs d'apparition, une immense étendue de flots où la lumière dessine des royaumes de couleurs changeantes, le cimetière de Varengueville est un des plus beaux endroits du monde. »

Le 14 juillet 1938, Jean-Jacques Rousseau fait don aux habitants de la commune d'une composition *la République défendant les Droits de l'Homme*. *La Vigie de Dieppe* rapporte la cérémonie accompagnant la remise du tableau :



« Après la Marseillaise chantée par les enfants, M. le maire (M. Gouel) prit la parole, déclarant notamment : ... Je ne chercherais point à rappeler tous les services que vous avez rendus aux habitants de Sainte Marguerite pendant les nombreuses années de votre magistrature : j'en oublierais trop. Il ne m'appartient pas davantage de juger vos œuvres en critique d'art ; mais vous me permettrez, en me faisant l'interprète de tous les membres du Conseil Municipal, de vous exprimer toute la sincère gratitude et toute l'admiration que nous éprouvons pour notre maire honoraire et pour l'artiste de renom que vous êtes. Certaines de vos œuvres ont fixé avec une délicate et expressive émotion la beauté prenante des bruyères sous nos pins, les horizons de nos plaines et le charme de notre ciel et de notre mer... Cette célébrité que vous assurez à notre petit coin nous remplit d'une profonde fierté... L'orateur termina en dégageant le symbolisme du beau tableau. »



Le peintre Jean-Jacques Rousseau est décédé le 18 décembre 1938, dans sa Villa Chemin du Phare, à Blancmesnil-le-Haut.







Ce tableau, placé dans l'église de Sainte-Marguerite, devait être restauré par Odile Penelle, qui assurait des cours d'aquarelle à l'espace Porto-Riche de Varengville. Elle est décédée avant de pouvoir réaliser cette restauration.



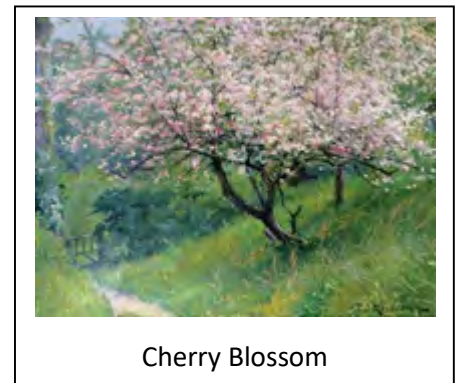
## About Jean-Jacques Rousseau

It's a joke you may have already heard: "Jean-Jacques Rousseau visited the Alabaster Coast...." Everyone naturally thinks of the writer, philosopher and musician from Geneva but no "Reveries of a solitary walker" or "Confessions" originated in our area. The Jean-Jacques Rousseau that concerns us here was a painter and engraver.

He was born in Paris on October 10<sup>th</sup> 1861. His father Leopold Rousseau, a hairdresser, was 27 and his mother, Amélie Brondex, only 19. Jean-Jacques was a clever, precocious child who exhibited at the French Artists' Society exhibition in 1878 when he was only 17.

He received a medal at the Paris World Exhibition in 1889 and 1900 and was a member of the French Artists' Society and the National Fine Arts Association as well as being Vice-President of the Colonial Society of French Artists.

Text based on a talk given by Philippe Bosquet in November 2020 entitled "Jean Jacques Rousseau, an artist in Sainte Marguerite sur Mer." Many thanks to Philippe Bosquet.



Cherry Blossom

At Saint Marguerite sur Mer, there is a Jean-Jacques Rousseau Lane where he often walked. He lived in the village and was its mayor from December 10<sup>th</sup> 1919 until May 16<sup>th</sup> 1935. During his term of office, he oversaw the arrival of the electricity network and the water system. On his retirement he was made Honorary Mayor.

He studied art under François Desportes (1849-1909), Henri Lehmann (1814-1882), Théodule Ribot (1823-1891) and Alfred Roll (1846-1919).



Ribot



Lehmann



Roll

Alfred Roll lived at Sainte Marguerite from 1883 to 1899 in a house he had built on seven acres of land which he called "*The Roll Property*". The Brunschwigs, who bought the property from Roll, christened it *Castel Dania*. It was destroyed by the Germans during the Second World War and the *Castel d'Ailly* was later built in its place. It was probably Roll who encouraged Rousseau to come to Sainte Marguerite. It was in this village that Roll painted his well-known portrait of a farmer, Manda Lamétrie, in 1887, a painting which is now exhibited in the Musée d'Orsay in Paris. One of the doctors in Varengeville, Olivier Lamétrie, is a descendant of Manda's.

Jean-Jacques Rousseau was sent by the Minister of Education and Fine Arts on a mission to the Far East. He was the National Fine Arts Society's delegate at the Hanoi Exhibition (1902-1903). He received the decoration of Chevalier de la Légion d'Honneur in May 1903 from the hands of Alfred Roll, Commander of the Légion d'Honneur. In the same list of honours could be found the impressionist painter of the Rouen School, Albert Lebourg (1849-1928) and Odilon Redon (1840-1916), the symbolist painter and engraver.

In his book "*Entrée Gratuite*" devoted to the artists present at the Hanoi Exhibition, the writer, traveller and photographer Alfred Raquez (1862-1907) wrote: "Jean-Jacques Rousseau is a painter of animals. He knows them well and loves them if I may say so. But he likes them alive, in natural surroundings. Look how he puts the cow in the middle of this Norman pasture. We can guess he sat at his easel right there and absorbed the colours that he shows us today, assembled in this superb example of nature in the sunlight."

In 1904, Jean-Jacques Rousseau bought some land at the crossroads between the road leading to the lighthouse and what is today the "Chemin sous les Bruyeres". On part of this land was a cross (O Crux Ave 2<sup>nd</sup> May 1897 made by Flament in Dieppe). About 1600 square metres remained on which Rousseau could build his house. He asked his brother-in-law, Jules Deperthes (1864-1919), a

renowned architect, to design the house and a 6-metre-high studio. Deperthes published pictures of this house in the magazine “L’Architecture Usuelle” 3ème année 1905-1906.



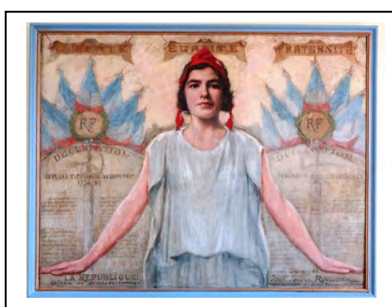
Fille de l'artiste / Daughter of the artist.

At the 1931 Colonial Exhibition in Paris, Marshal Lyautey called on Jean-Jacques Rousseau to enrich the permanent Colonial Museum with a huge diorama showing Jehan Ango receiving his captains and pilots at the Manoir d'Ango in Varengeville. This diorama was given to the Dieppe Museum by the Colonial Office in July 1932. Before that it had been shown in colonial exhibitions at the Permanent Palace from 1931 and at the retrospective exhibition in Rouen in 1932.

Hubert Lyautey also had an indirect link with our village because in 1912 he called on writers to evoke Morocco, a French Protectorate of which he was the Governor General He offered all expenses plus a salary to the chosen writers, amongst whom were two brothers, Jérôme and Jean Tharaud. They wrote “Rabat and Moroccan Hours”, “Marrakesh or the Lords of the Atlas” and “Fez or the Islam bourgeoisie”.



The Tharaud brothers had a house in Varengeville and wrote about the village in the “Figaro” in 1948: “At the top of the cliff, in a site from which we can see a sickle-shaped line of cliffs, pebble beaches, green pastures that reign over the waves, distant coastlines that some evenings appear ghost-like, a huge expanse of water where light creates kingdoms of changing colours, the churchyard at Varengeville is one of the most beautiful places on earth.”



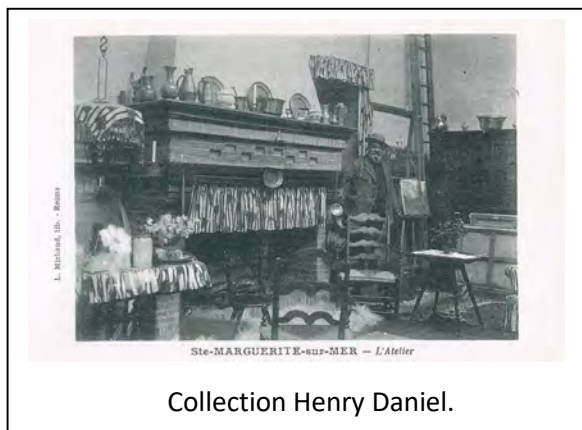
On July 14<sup>th</sup> 1938, Rousseau gave a painting to the village of Sainte Marguerite “The Republic defending Human Rights”. The local newspaper, “La Vigie” gave an account of the ceremony :



“After the Marseillaise sung by the children, the Mayor, M.Gouel, spoke saying “ I will not remind everyone of all that you have done for the inhabitants of Sainte Marguerite throughout your period as Mayor, I would forget too much. No more will I judge your work like an art critic, but let me as a spokesman for all the members of the town council, express the sincere gratitude and admiration we feel for our honorary mayor and the renowned artist that you are. Some of your works have immortalised delicately and with great emotion the beauty of the heather under our pine trees, the horizons of our plains and the charm of our sky and sea.... The renown that you have brought to our little area fills us with great pride... “The speaker ended by analysing the symbolism of the beautiful painting...”

The painter Jean-Jacques Rousseau died on December 18th 1938 in his house in Blancmesnil- le -Haut, a hamlet of Sainte Marguerite.

This painting by Rousseau in the Sainte Marguerite church, should have been restored by Odile Penelle, who taught painting in Varengueville. Unfortunately, she died before she could start the work.



Et puisque nous évoquons le village voisin de Sainte-Marguerite, comment ne pas présenter ce blockhaus qui attire le regard des touristes et se trouve juste en-dessous du départ des parapentistes. / And since our article is about the neighbouring village, Sainte Marguerite sur Mer, here are a couple of photos of the bunker which attracts tourists and is to be found just below the cliff from which the paragliders take off.



Vu dans le film d'Agnès Varda et JR : *Visages Villages*, 2016.

As seen in the film "Visages Villages" 2016 Agnes Varda and JR



# Marguerite Rolle



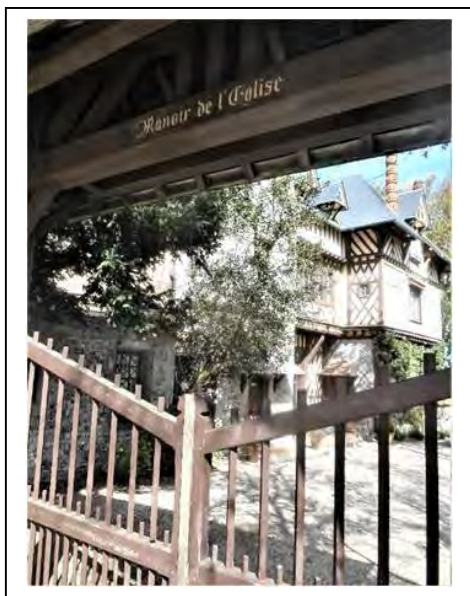
Née à Paris le 24 octobre 1845, fille de François Jules Manceaux et de Rony Augustine, Marguerite Thérèse Manceaux est plus connue dans le village de Varengeville, sous son nom marital : Marguerite Rolle. Elle était mariée à Henri Armand Rolle. Ce dernier était un homme politique (1829-1903), député de la Côte-d'Or et auditeur au Conseil d'Etat. Le couple a eu une fille, prénommée Gabrielle. Marguerite Rolle habitait rue de Téhéran à Paris, dans le quartier de la Plaine Monceau.

A la fin du 19<sup>ème</sup> siècle, elle rejoint, à Varengeville, son amie Henriette Wey et décide d'y résider. Cette dernière est plus connue. Née Henriette Isabey (1837-1881) elle est la demi-sœur d'Eugène Isabey, et la seconde fille du portraitiste et miniaturiste Jean-Baptiste Isabey (1767-1855). Ce dernier a été élève de Jacques-Louis David. Ami de Joséphine de Beauharnais, il sera le professeur de sa fille Hortense. Sa première fille, Alexandrine, épouse Pierre-Luc-Charles Cicery, peintre, inspecteur des théâtres impériaux et chef décorateur de l'Opéra de Paris (il a été immortalisé par le célèbre photographe Félix Tournachon, dit Nadar ; il a réalisé près de 300 décors, de 1810 à 1860, dont *Guillaume Tell* de Gioachino Rossini en 1829, *Robert le Diable* de Giacomo Meyerbeer en 1831).

Henriette Wey arrive au village en 1877 et achète la propriété qui longe celle où Eugène Isabey réside depuis 1854. Elle fréquentait la maison de son demi-frère régulièrement, d'où sa connaissance du village. Elle fait raser la maison existante et fait construire sa résidence, qu'elle nomme *La Palette*. La maison accueille de nombreux peintres, Eugène Isabey bien sûr, mais aussi Pierre-Auguste Renoir, Claude Monet et l'artiste étatsunien James Abbott McNeill Whistler.



La petite histoire dit qu'une Académie de peinture nommée *La Palette* a fonctionné de 1900 à 1914, dans laquelle nous retrouvons des noms connus, comme Jacques-Émile Blanche (qui fut chef d'atelier), Charles Cottet, George Desvallières, René-Xavier Prinet, Lucien Simon... ou encore Georges Braque, Marc Chagall, Sonia Delaunay, Marie Laurencin... et Jean Francis Auburtin, que nous connaissons bien à Varenegeville.



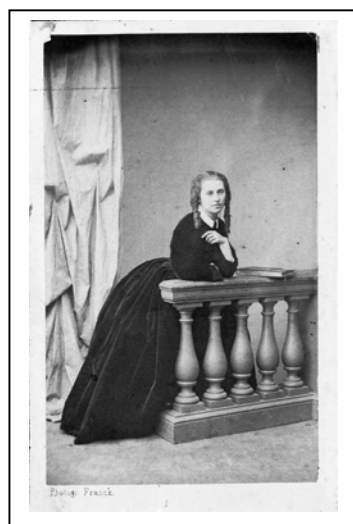
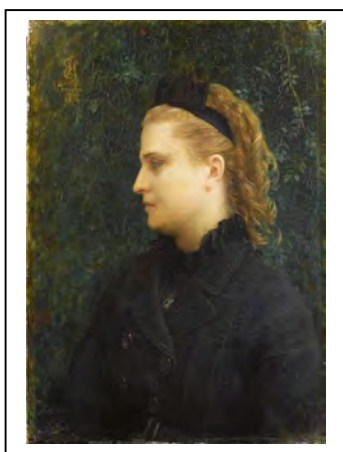
La maison est remarquable par son style néo-gothique anglo-normand, avec ses pans de bois, le grès et le silex. Ses grandes cheminées extérieures sont en briques, dans un style *so british*. Les décors intérieurs (portes, buffets, cheminées) sont de style néo-gothique. Une cheminée est aussi du style Renaissance italienne, région de Florence. Les vitraux sont de l'école allemande du 17<sup>ème</sup> siècle et les tapisseries sont d'Aubusson, 18<sup>ème</sup> siècle.

Il est dit aussi que cette réalisation architecturale est proche de celle de la maison dieppoise du Docteur Antoine Blanche (psychiatre), père du peintre Jacques-Emile Blanche (dans cette maison du Bas Fort Blanc, le docteur Blanche avait commandé, en 1879, deux dessus de porte pour sa salle à manger, au peintre Auguste Renoir).

Une des chambres de la maison a été décorée (murs peints) par Josefina de Vasconcellos (1904-2005), qui habitait en été la maison juste en face. Cette sculptrice anglaise suivait des cours à l'Académie de la Grande Chaumière, à Paris, avec Antoine Bourdelle. Elle offrira deux œuvres à l'église locale : une Vierge à l'enfant et un gisant de St Valery.

Au moment où Mme Wey réside à Varenegeville, en 1878, son mari est décédé. Deux ans auparavant, elle avait fait paraître un communiqué dans *Le Figaro* (du 3 février 1876) pour démentir les rumeurs sur son mariage avec le baron A. Doäzan. « La fille de Monsieur Isabey ne connaît même pas de vue celui qu'on a désigné comme devant s'unir prochainement avec elle. »

Le peintre Ernest Herbert (1817-1908) immortalise Henriette Wey sur un tableau-portrait, en 1874 (le tableau est passé du Musée du Louvre au Musée d'Orsay). Le peintre grenoblois est un cousin d'un autre Grenoblois célèbre, Henri Beyle, plus connu sous le pseudonyme de Stendhal (nom choisi en référence à la ville allemande Stendal qu'Henri Beyle a connu lors de son voyage outre-Rhin).



Lorsqu'Henriette Wey décède en 1881, elle lègue tous ses biens à son amie. Cela provoque l'ire de la famille Wey. Pour résoudre le conflit, Marguerite Rolle fait le don d'œuvres au Musée du Louvre, dès 1906, avant le legs de 1910. C'est ce qui explique la présence de son nom, dans la liste des donateurs du grand musée parisien.

Elle fera aussi profiter le village de ses ressources, et sera une bienfaitrice pour les œuvres sociales (avec des dons financiers, le financement de repas pour les plus démunis...), ce qui explique qu'une rue porte son nom, comme le club du 3<sup>ème</sup> âge local.

Un document de la Préfecture de la Seine atteste, qu'en 1906, Marguerite Rolle avait couché sur son testament un don pour de 2 000 francs « au profit des pauvres de Varengeville. » Le notaire parisien Delafon officialise le legs et le 7 mars 1910, le legs est acté par le Préfet de la Seine par un courrier (photo ci-contre) adressé au Préfet de la Seine Inférieure.

Avec un convertisseur actuel, il est possible de dire que cette somme correspond à environ 800 000 euros.



Décédée en janvier 1910, les sacrements ont lieu en l'église St Valery le 20 janvier. Elle est inhumée, quatre jours plus tard dans le cimetière marin.



En 1911, la maison revient à sa fille Mme Gabrielle de Broissia, avant d'être vendue en 1923 à Mme A. Scott et M. H.M. Scott, major de l'armée anglaise. Le couple fait aussi l'acquisition d'un grand terrain qui descend vers la vailleuse, et décide d'en faire un jardin. Mme Scott fait appel à plusieurs jardiniers dont Hubert Langlois et plus encore à un jardinier canadien pour créer un espace, inspiré par Gertrude Jekyll (qui fut à l'œuvre aux Moutiers). Le jardinier canadien se nomme Gordon Elliott. Nous aurons l'occasion de présenter ce jardinier dans une prochaine newsletter...



Les initiales de Marguerite Rolle sont toujours visibles sur la girouette de la maison.



# Marguerite Rolle

Born in Paris on October 24<sup>th</sup> 1845, the daughter of François Jules Manceaux and Rony Augustine, Marguerite Thérèse Manceaux is better known in Varengeville by her married name, Marguerite Rolle. She was married to Henri Armand Rolle, (1829-1903), a politician who was MP for the Cote d'Or and Auditor at the Conseil d'Etat (State Council) in Paris. The couple had a daughter named Gabrielle. They lived in the rue de Téhéran in Paris.



At the end of the nineteenth century, Marguerite decided to join her close friend Henriette Wey at her house in Varengeville. Henriette Wey, née Isabey (1837-1881) was the half-sister of Eugène Isabey and the second daughter of the portrait and miniature painter Jean-Baptiste Isabey (1767-1855). Jean-Baptiste Isabey was a pupil of Jacques-Louis David. He was a friend of Joséphine de Beauharnais and her daughter Hortense's art teacher. His eldest daughter, Alexandrine, married Pierre-Luc-Charles Cicery, painter, inspector of Imperial theatres and chief decorator of the Paris Opera House – he was immortalised by the famous photographer Felix Tournachon, better-known as Nadar. He produced almost 300 stage sets between 1810 and 1860, including for Rossini's production of *William Tell* in 1829 and Meyerbeer's "*Robert the Devil*" in 1831.

Henriette Wey arrived at Varengeville in 1877 but she had often visited her brother, who had lived in the village since 1854, so she knew the village well. She bought the house next to his but had it demolished and built a new one which she called "La Palette". There she welcomed many painters including Pierre-Auguste Renoir, Claude Monet and the American painter James Abbott McNeill Whistler.

It is said that an academy of painting called "La Palette" existed between 1900 and 1914 whose members included Jacques-Emile Blanche (head of the studio), Charles Cottet, Georges Desvallieres, René-Xavier Prinet, Lucien Simon... and even Georges Braque, Marc Chagall, Sonia Delaunay, Marie Laurencin... and Jean-Francis Auburtin, whom we know well in Varengeville.



The house is striking for its Anglo-Norman neo-Gothic architecture with its timber framing, sandstone and flint. The high chimneys are British-style brick. Inside, the doors, cupboards and fireplaces are neo-Gothic except for one fireplace which is Italian Renaissance style. The stained-glass windows are 17<sup>th</sup> century German and the tapestries are 18<sup>th</sup> century Aubusson.

It is said that architecturally the house resembles that at the Bas Fort Blanc in Dieppe that belonged to Doctor Antoine Blanche, psychiatrist, the father of the painter Jacques-Emile Blanche. In 1879 Dr Blanche had ordered two paintings from Auguste Renoir to be put above the dining room doors in his house.

The walls of one of the bedrooms at "La Palette" were painted by Josefina de Vasconcellos (1904-2005) who lived in the house opposite. This English sculptress attended lessons at the Grande Chaumière Academy in Paris with Antoine Bourdelle. Two of her works of art can be seen in the church: a Virgin with Child and a recumbent effigy of St Valery.



In 1878, when Henriette Wey was living in Varengeville, she was already a widow. Two years before she had a notice published in *le Figaro* (February 3<sup>rd</sup> 1876) denying rumours of her marriage to Baron A. Doazon: “The daughter of Monsieur Isabey doesn’t even know the man whom she is supposed to be marrying.”

The painter Ernest Herbert, (1817-1908) immortalised Henriette Wey in this portrait in 1874, a painting which having been exhibited at the Louvre, is now at the Orsay Museum. Herbert, who came from Grenoble, was the cousin of another famous Grenoble inhabitant, Henri Beyle, better known under the pseudonym Stendhal.



After her death in 1881 Henriette Wey left all her belongings to her friend, Marguerite Rolle, which infuriated the Wey family. In 1906, to help end the conflict, Marguerite Rolle gave paintings to the Louvre Museum before another bequest in 1910. Her name appears on the list of donors in this great Parisian Museum.

Marguerite Rolle also helped the village population and local charitable organisations financially. That explains why a road has been named after her as well as the local senior citizens’ club.

A document from the Seine Prefecture shows that Marguerite Rolle had left 2000 francs in her will “for the poor in Varengeville”. The legacy was confirmed by a Paris solicitor and was enacted with a letter from the Prefect of the Seine to his counterpart in Seine Inférieure (present day Seine Maritime) The sum would be worth 800,000 euros today.



Marguerite Rolle died in Varengeville in January 1910, the funeral was in the St Valery church on January 20<sup>th</sup> and she was buried in the churchyard four days later.



Marguerite Rolle’s initials are still visible on the house’s weather vane.



In 1911 Madame Gabrielle de Broissia, Marguerite Rolle’s daughter, inherited the house. She sold it in 1923 to Mr and Mrs Scott. Mr Scott was a major in the English army. They bought a lot more land which sloped down to the sea and decided to create a garden inspired by Gertrude Jekyll. The garden designer she chose, Gordon Elliott, was Canadian and we shall learn more about him in a future newsletter.

## Paul Marinier et le village varengévillais...

Dimanche, 6 juin, les visites reprennent à l'église St Valery... une discussion s'installe avec Catherine, nouvelle venue dans le groupe des animateurs bénévoles. Des informations sont échangées, notamment celle-ci : la maison dans laquelle ses beaux-parents ont résidé ici, a été celle de Paul Marinier. La maison est située rue Grange de Conches et porte un nom qui sonne comme une invitation à la chanson, *Chantabri*.



Ce Paul Marinier n'était pas mentionné dans le livret *Un village tout en lumière*, paru en septembre 2018, voilà ici un oubli réparé, d'autant que cette maison fut construite par ce dernier, après la Première Guerre mondiale. Les beaux-parents de Catherine y ont résidé au début des années 1970, pendant une vingtaine d'années.

Paul Marinier est né à Rouen le 10 août 1866. Son père, Louis Alphonse Marinier est banquier de profession, sa maman Elisa Julia (née Legrix), veille sur le jeune enfant. Après des études au Lycée Corneille à Rouen, le jeune homme part pour la capitale. Il est question de travailler dans une succursale de la banque. Le métier semble tout tracé.

Mais, Paul est plus intéressé par la chanson que par les comptes bancaires et les portefeuilles boursiers. Il profite donc de son passage à Paris pour compter les notes sur les partitions et composer des chansons. Il sera un des piliers du célèbre cabaret le *Logiz de la Lune Rousse*, plus connu sous son nom abrégé *La Lune Rousse*. Fondé fin 1904, par Numa Blès, le lieu est installé 36, boulevard de Clichy dans le 18<sup>e</sup> arrondissement. Il est ensuite transféré 58 rue Pigalle, en 1914 à l'emplacement du Tréteau de Tabarin. Blès est un chansonnier d'origine marseillaise, qui connaît bien la chanson. Il est passé par le *Chat-Noir*, aux *Quat'-z-Arts* et au *Carillon*. Et avant de monter son propre cabaret, il fait le tour du monde (ou presque) avec Lucien Boyer. Blès était ami avec Erik Satie. Satie était aussi pianiste au Chat noir. Blès compose avec lui la revue *Dévidons la bobine* d'où est tirée la chanson *La Diva de l'Empire*, écrite en collaboration avec son ami le chansonnier montmartrois Dominique Bonnaud, chanson destinée à Paulette Darty. La première a lieu le 26 juillet 1904 à Berck.



Le cabaret, dans lequel Marinier fait ses premiers pas, est surnommé par certains spectateurs « La Comédie Française de la chanson », ce qui est plutôt un compliment, d'autant que parmi ces spectateurs se trouve par exemple un certain Sacha Guitry. Le nom de *Lune Rousse* est une référence au cabaret marseillais, créé en 1891 par Numa Blès en collaboration avec Théodore Flaville. Le visuel est signé par l'affichiste Daniel de Losques. L'emplacement est actuellement occupé par le Théâtre de Dix Heures.



Le chansonnier et chef d'orchestre sera nommé doyen des chansonniers de Montmartre à l'âge de 81 ans. Il est fait Chevalier de la Légion d'honneur par décret du 20 mars 1948. Ses chansons sont interprétées par d'illustres artistes : Yvette Guilbert, Harry Fragson et Félix Mayol. Ce dernier est évoqué dans la chanson de Charles Trenet *Moi j'aime le music hall* de 1955 et chantée également par Georges Brassens : pour « Les jeunes fillettes d'antan Du monde ou d'usine Qui sont d'venues à présent De vieilles grand'mamans ce fut vraiment Félix Mayol L'bourreau des coeurs d'leur music-hall... » Plus près de nous c'est la chanteuse Barbara qui interprète *D'elle à lui* et *La Diva de l'Empire* est interprétée, notamment par Philippe Jaroussky (contreténor), Cyril Auvity (ténor) et Céline Scheen (soprano) en 2019 au Studio 104 de la Maison de la Radio.

Paul Marinier est décédé le 5 septembre 1953 à Lyons-la-Forêt.



A écouter par exemple : l'opérette *Maire et Martyr*, opérette en 1 acte, représentée la première fois aux soirées de gala de l'Excelsior, paroles d'Émile Bessière, musique de Paul Marinier, C. Joubert éditeur, 1897 - les chansons *À présent qu't'es vieux*, *Bonsoir*, *Madame la Lune*, *Les Plaisirs du dimanche*, *Le Printemps chante*, *Ah ! C'qu'on s'aimait...* (paroles de Lucien Boyer) et *D'elle à lui* : ... « Va t'en, sois heureux Mais t'oublier, non Je t'avoue ma faiblesse Songeant au passé, je pleurerai parfois Car ce temps-là, vois-tu c'est toute ma jeunesse Et ça, c'est une chose Qu'une femme n'oublie pas. »





## Paul Marinier in Varengueville



On Sunday 6th June, the guided visits to the church began again and I chatted to Catherine, who had recently joined our group. She told me that the house in which her parents-in-law lived in the Rue Grange de Conches was called “Chantabri” and had previously been the home of Paul Marinier.

Paul Marinier was not mentioned in the document “*Un village tout en lumière* », published in September 2018 so I am making up for this mistake now! The house was built by Paul Marinier after the First World War – Catherine’s parents-in-law lived there for about 20 years from 1970 onwards.

Paul Marinier was born in Rouen on August 10<sup>th</sup> 1866. His father, Louis Alphonse Marinier, was a banker, his mother, Elisa Julia, née Legrix, stayed at home. After studying at the Lycée Corneille in Rouen, the young Paul left for Paris. He seemed destined to work in the bank. However, he was more interested by songs than bank accounts and investment portfolios. In Paris he counted notes on musical scores and composed songs!

He was a regular performer at the famous nightclub *Logiz de la Lune Rousse*, better known as simply *La Lune Rousse*. Founded in late 1904 by Numa Blès, the cabaret was situated at 36, boulevard de Clichy Paris 18 but in 1914, it moved to 58, rue Pigalle where it replaced the *Tréteau de Tabarin*. Blès was a singer from Marseilles, who had performed at the *Chat Noir*, *Quat'-z-Arts* and *Carillon*. Before founding his own nightclub, he had performed around the world (or almost!) with Lucien Boyer. He was a friend of Erik Satie, who played the piano at the *Chat Noir*. Blès and Satie composed the revue “*Devidons la bobine*” (Unroll *the bobbin*) from which the song “*La Diva de l’Empire*”, written in collaboration with the Montmartre singer Dominique Bonnaud is taken. This song was written for Paulette Darty. The première took place on July 26<sup>th</sup> 1904 at Berck.

The nightclub where Marinier began his career, was nicknamed “*La Comedie Française of Song*” by some members of the audience, which was quite a compliment, especially since amongst the audience was a certain Sacha Guitry. The name « *Lune Rousse* » refers to a Marseilles nightclub, created in 1891 by Numa Blès and Théodore Flaville. The poster was designed by Daniel de Losques and the site is now occupied by the “*Théâtre de Dix Heures*”



Paul Marinier, the singer and conductor, was named Dean of the Montmartre cabaret artists at the age of 81. He was made Chevalier of the Legion of Honour by decree on March 20<sup>th</sup> 1948. His songs have been sung by many famous singers: Yvette Guilbert, Harry Fragson and Felix Mayol. Mayol is evoked in Charles Trenet's 1955 song "*Moi, j'aime le music hall*" and also by Georges Brassens : " The young girls of yesteryear, worldly or factory workers, who have now become grandmothers, it was really Felix Mayol , who broke their hearts at the music hall....." Nearer our time, Barbara sang "*D'elle à lui*" and "*La Diva de l'Empire* » was performed by Philippe Jaroussky, Cyril Auvity and Céline Scheen in 2019 at Studio 104 at the Maison de la Radio.

Paul Marinier died on September 5<sup>th</sup> 1953 at Lyons-la-Forêt



An idea for listening: the one-act operetta "*Maire and Martyr*" performed for the first time at the gala evenings at the Excelsior, words by Emile Bessière, music by Paul Marinier, C.Joubert editor 1897 – the songs "*A present qu't'es vieux*" ( Now you are old), "*Bonsoir Madame la Lune*", "*Les plaisirs de Dimanche*" ( Sunday pleasures), "*Le Printemps chante*" (Spring sings), "*Ah! C'qu'on s'aimait*" (Oh how we loved) (words by Lucien Boyer) and "*D'elle à lui*" (From her to him):.... "Go away, be happy, but I can never forget you, I admit my weakness, dreaming of the past, I will cry sometimes. For you see, that time was my all my youth. And that is something A woman can not forget....."



# un bilan et un avis...

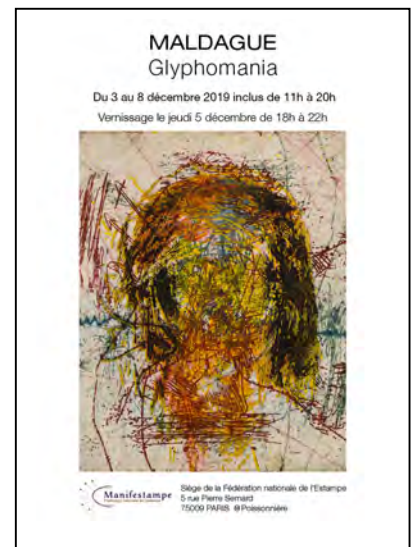
**Le bilan** concerne les Journées du Patrimoine 2021.

Le groupe des animateurs bénévoles a assuré les visites sur trois jours, soit plus de 600 personnes rencontrées sur le site de l'église et du cimetière et une cinquantaine à la chapelle. Le parcours culturel a été suivi par 22 personnes et la visite des vitraux par 27 personnes. Encore une belle prestation du groupe varengévillais. La présentation sur Victor Brauner a réuni une cinquantaine de personnes le samedi 9 octobre à la mairie. On the 2021 National Heritage Days, the volunteer guides offered visits during the whole weekend and met more than 600 people at the church and about fifty at St Dominic's Chapel. 22 people took part in the guided walk along the Route de l'Eglise, discovering the houses of different artists, whilst the talk on the stained-glass windows had an audience of 27. A successful weekend in all! The illustrated talk on Victor Brauner on Saturday 9<sup>th</sup> October interested more than 50 people.



**L'avis** concerne une lecture possible d'un vitrail de Georges Braque, à la chapelle St Dominique. Le courrier électronique a été envoyé par l'artiste peintre, sculpteur et graveur Nicolas Maldague. Nous présentons le texte dans son entier.

« Madame, Monsieur, tout d'abord félicitations pour l'état et la vie dans lesquels vous maintenez les églises de Varengeville. Elles sont magnifiques et il fait bon déambuler dans leur ombre vitraillée. Je suis passé pour la première fois à la chapelle Saint Dominique avant-hier avec ma compagne Cécile Veaute, artiste ; nous y avons admiré le triptyque de verre signé Braque. En parcourant les explications, j'ai vu que vous estimiez incompréhensible le mot formé par les lettres du serpent de gauche. En fait il s'agit de *mela*. *Malum* signifie "pomme" en latin. Le latin a varié avec le temps et, au Vème siècle après Jésus-Christ, on trouve plutôt la graphie *melum* (cf. *De Re Rustica*, un ouvrage traitant d'agriculture dont l'auteur a pour patronyme Palladius). Si on décline *melum*, il devient (au nominatif, à l'accusatif et au vocatif) : *mela*. Je pense que Braque a tortillé le corps de son serpent et formé avec lui ces quatre lettres dans le but de rappeler que le reptile symbolise la tentation dans l'épisode de la Génèse qui le met en présence d'Ève, d'Adam et de la pomme. Encore merci pour tout ce que vous faites. Amicalement, Nicolas Maldague, artiste (fils d'une latiniste-helléniste émérite, ça laisse des traces...). »





## Letter from a visitor

We have received a mail from from the artist, sculptor and engraver, Nicolas Maldague concerning a possible interpretation of Georges Braque's stained-glass window at St Dominic's Chapel. Here is the text:

« Dear Sir/Madam,

First of all, I would like to congratulate you for the state in which you maintain the religious buildings in Varengeville. They are magnificent and it is a pleasure to stroll in their stained-glass shade. The day before yesterday I visited St Dominic's Chapel for the first time with my artist friend Cécile Veaute. There we admired Braque's triptych. On reading the guide, I saw that the words written on the left window appear to be illegible. In fact, the word is "mela". "Malum" means "apple" in Latin. Latin has changed through time and in the 5<sup>th</sup> century AD, it was more frequently written "melum" (see "De Re Rustica, a work about agriculture written by Palladio) If you decline "melum", it changes to mela in the nominative, accusative and vocative forms. I think Braque curved the body of his serpent to form these four letters in order to recall that the serpent symbolised temptation in Genesis, where it is found with Eve, Adam and an apple. Once again, thank you for all you do.

Kind regards Nicolas Maldague, artist (son of a Latin/Greek scholar – that leaves traces.....)"

## Answer from an editor (Alison Dufour)

Many thanks for your mail. It is good to know that our explanations are read!

Your message made me look again at the "writing" at the bottom of the two lateral windows and indeed on the left is the word "Mela" and "mela" in Vulgar Latin is an apple. If you decline "melum" it becomes "mela" only in the plural form of the nominative, accusative and vocative. Since in Genesis it is question of only one apple, I think Vulgar Latin is the source. If you look again at the "writing" on the right hand window, it appears to be really a snake with a bulbous head and fine tail – the serpent in the Garden of Eden- it is much more like a snake than the "snakes/ropes?" in the windows above the writing.

I think that Madame Martine Sautory, authority on Braque's religious art, reads our electronic newsletter and I would be interested to hear her comments on this.

One of the pleasures of being a volunteer guide is the interaction between the visitor and ourselves. Thank you once again for your contribution. The guide to St Dominic's Chapel will be revised during the winter.

**Réponse de l'éditeur (Alison Dufour) :** Je vous remercie de votre message. Nous sommes contents de savoir que nos explications sont lues !

Votre message m'a fait regarder de nouveau « l'écriture » en bas des deux vitraux latéraux et en effet à gauche, on voit le mot « mela ». En latin populaire (vulgaire) « mela » veut dire une pomme. Si vous déclinez « melum », il devient « mela » seulement au pluriel au nominatif, à l'accusatif et au vocatif. Comme dans la Genèse, il n'a question qu'une seule pomme, je pense que l'origine est le latin populaire. Si vous regardez de près « l'écriture » en bas du vitrail de droite, elle ressemble vraiment à un serpent avec une grosse tête et une queue très fine – le serpent dans le Jardin d'Eden - il est beaucoup plus serpent que les « serpents/cordes ?? » dans les vitraux au-dessus de l'écriture.

Je pense que Madame Martine Sautory, spécialiste de l'art religieux de Braque, lit notre lettre électronique et je serais intéressée d'avoir son opinion sur ce sujet.

Un des plaisirs de notre rôle d'animateur bénévole est l'interaction entre les visiteurs et nous-mêmes. Merci encore de votre contribution. Le « guide » de la chapelle sera révisé cet hiver.

**Encore un petit mot d'un de nos lecteurs :** « L'hommage rendu à Michel Viandier m'a ému. Je suis arrivé à Varengueville en 1951 et très tôt j'ai pu apprécier, tournées vers les autres, sa modestie et son érudition. Il m'avait apporté son concours lorsque j'ai constitué le dossier officiel de demande à Philaposte du timbre de l'église de Varengueville. Celui-ci obtenu en 2011 a donné lieu, avec son appui, à une exposition locale. Plus récemment et à deux reprises, Michel nous avait reçus, Madame Martine Sautory, historienne d'art, et moi, pour examiner ses archives sur Braque et sa maison, la chapelle et les vitraux. Ces archives, souvent inédites, et leurs commentaires ont facilité les travaux de Madame Sautory qui font autorité dans le domaine universitaire ».

Philippe Monart

**Another message from one of our readers :** "The tribute to Michel Viandier moved me. I came to Varengueville in 1951 and very early on, I learnt to appreciate his modesty and learning, willingly shared. He helped me prepare the official forms for Philapost requesting a national postage stamp of the Varengueville church. This was obtained in 2011 and gave rise to a local exhibition. More recently on two occasions, Michel welcomed Madame Martine Sautory, art historian, and myself so that we could study his archives concerning Braque and his house, St Dominic's Chapel and the stained-glass windows. These documents, for the most part unpublished, and his commentaries, helped Madame Sautory with her work, which is recognised at university level.

Philippe Monart."



# pages en images...



REPORTAGE

ENVIRONNEMENT

## Une église au bord de l'abîme

Décoré par Georges Braque et peint par Claude Monet, ce monument de Varengeville-sur-Mer est situé sur une falaise... qui s'érode dangereusement. Faut-il le déplacer ou laisser faire la nature ?

Par ÉMILIE BROUZE - Photo JEAN-PIERRE SAGOT

Georges Braque pour-rait bien se retrouver dans sa tombe. Ce maître du cubisme repose depuis 1963 dans le cimetière marin de Varengeville-sur-Mer, en Seine-Maritime, qui entoure l'église Saint-Va-ly. Elle se trouve en équilibre sur les falaises de craie de la Côte d'Al-bains. Il s'agit d'un des vestiges du chœur de l'édifice - son arête de Joux, dans un dégradi de bleu - grâce à l'en-tretien d'André Malraux, alors ministre de la Culture.

Le site, en pente douce vers la mer, bénéfique par son des vignes, est spé-cialité. Ce n'est pas pour rien qu'il attire plus de 60 000 visiteurs chaque année. Plus peut-être que qu'il a inspiré, fin XIX<sup>e</sup>, les peintres impressionnistes, attirés par la hauteur et les tons changeants

de ses paysages. Braque avait, lui, fait de Varengeville son lieu de retraite après avoir découvert le village grâce à l'archi-tecte américain Paul Nelson, qui installa dans sa résidence des artistes tels que Jean Miró ou Alexander Calder. De son côté, François Mitterrand serait venu à plusieurs reprises, pendant ses mandats pré-sidentiels, se recueillir sur le banc en bois, face derrière l'église, face au panorama.

Le tabou serait encore plus lâche d'être

risqué pas de tomber à la mer. C'est le sort qui attend l'église immer-sable par Claude Monet, célèbre monument historique et les sables qui l'entourent. Elle est plus qu'une simple destination de mètres du vide. « C'est un édifice in-fatigable », se dit Jean-Pierre Rousseau, président de l'association des Amis de l'Église Saint-Va-ly. Tout près, deux fontaines, dis-cutes en contemplant l'horizon gris. « Et si c'est qu'une fontaine, l'église est res-tant », demande-t-elle des visiteurs pas-sants. « Oui, peut-être que dans dix ans, on ne pourra plus venir ici ».

ABRI ET SABLE

Cela fait pourtant un millénaire que les habitants de la région s'y retrouvent. La nef de l'église a été construite au XI<sup>e</sup> siècle, sur le bord de son sanctuaire. ■

que l'on doit à un moisie souverain vers Varengeville la côte et surtout l'is-agère des falaises. À l'époque, la mer se tenait à bonne distance. « À plus de 800 mètres », précise Philippe Cloche-pin, guide et historien amateur. Comme l'a-t-on le plus cadastriel qu'il nous montre, datant du XVIII<sup>e</sup> siècle, de vastes champs d'industrialisation derrière l'édifice. Le recul, visible sur les tableaux de Monet, est effec-tivement stupéfiant.

Aujourd'hui, l'église est menacée de toute part. À cet endroit de la côte, la falaise recule en moyenne de 40 centi-mètres par an. À ce phénomène naturel d'invasion s'ajoutent des risques de glisse-ments de terrain causés par la composition particulière des sols. Sur la partie supé-rieure, où le recul peut aller jusqu'à un mètre par an, une alternance de couches d'argile et de sable, dans lesquelles se nichent des nappes phréatiques, rend le terrain instable. Les voûtes, construites au XIX<sup>e</sup> siècle, n'ont rien arrangé en alour-disant la structure. « L'église ne tient qu'artificiellement », rappelle Arnaud Griset, conseiller municipal. Une fissure, près du chœur, l'atteste. Sans les travaux de consolidation entrepris au début des années 2000, l'église aurait déjà sombré dans la vallée.

**DE PLUS FORTES TEMPÊTES**

Ce glissement progressif vers le vide est une histoire ancienne. Déjà, au XIX<sup>e</sup> siècle, le curé évoquait dans son sermon la dou-loreuse perspective. « On a toujours imaginé que l'église finirait par tomber », opte Jean-Pierre Rousseau, des Amis de l'Église. Sur ce royaume de côte, le recul de la falaise a déjà précipité à la mer un phare, deux maisons (dont celle du cinéaste Jean-Paul Le Chanois et de l'ac-trice Silvia Monfort), ou encore la cabane des douaniers qui fut peinte en son temps par Monet.

L'échéance approche désormais à grands pas. « On a dû bord entendu parler de cin-quante ans, puis de trente ans », se souvient Alison Dufour, professeure à la retraite et guide bénévole, liée à l'église par son goût pour l'histoire. Nul ne sait en réalité com-bien de temps il reste avant que la munici-palité soit obligée de prendre un arrêté de péril. Par prudence, Stéphane Costa, professeur à l'université de Caen et spécialiste des risques côtiers, se garde bien de faire des prévisions, tant les calculs sont com-plexes. Il avance pour sa part l'échéance de « quelques décennies ».

Le drame pourrait être d'autant plus spectaculaire que les éboulements ne sont pas progressifs. Ils adviennent par à-coups. En 2015, non loin de là, plus de 5 000 mètres cubes de roche sont tombés en quelques secondes. Un pêcheur à pied est mort sur la plage, écrasé sous un pan de falaise. « D'habitude, les éboulements se font entre octobre et novembre, maintenant

ils ont cours même en juillet et en août », constate le maire de Varengeville, Patrick Boulter. Il faut dire que le changement cli-matique accélère les processus à l'œuvre. L'élévation du niveau de la mer (près de 1 mètre d'ici à 2100, selon les estimations du Groupe d'Experts Intergouvernemental sur l'Évolution du Climat (le Giec), va intensifier l'action de l'eau au pied des falaises. Comme le montre son dernier rapport, l'Europe du Nord va connaître une augmentation des précipitations et de plus fortes fréquentes et intensités des tempêtes. Pour autant, certains habitants veulent croire que l'église sera encore là dans un demi-siècle. C'est un peu comme le réchauffement climatique. « À force de dire que l'église va tomber, les gens n'y croient plus », relève le maire.

Il y a quelques années, un petit groupe d'habitants s'est pourtant mis en tête de sau-ver le bâtiment. Une idée folle a émergé : le déplacer de 200 mètres, pour le sauver de la noyade. Alain Carpentier, célèbre cardiologue et voisin de l'église, a assisté depuis sa fenêtre d'hôtel à une opération similaire lors d'un voyage aux États-Unis. « Il faut appeler les Américains. Ils suggèrent une habitante d'une commune voisine. Ils sont bien venus pour le Débarquement... »

Le petit groupe de travail informel s'est contenté de consulter des ingénieurs d'un grand groupe industriel français. Ils ont affirmé que l'opération - mettre l'église sur des vrines et la tracer sur des rails - est techniquement possible. Avec quelques inconnues : le terrain pourrait-il supporter le poids des engins ? Et celui sur lequel on poserait l'église pourra-t-il lui aussi souté-nir l'édifice ? Une étude de faisabilité coûterait la bagatelle de 600 000 euros. Il faut-rait également être certain que le bâtiment tiende le choc. « La déplacer, c'est comme transporter des verres en Baccarat dans un semi-remorque. Il faut que l'édifice tienne bon », ajoute le maire. Des travaux de réfec-tion de la charpente et de la façade viennent d'être achevés pour 1,1 million d'euros.

**SAUVER CE QU'ON PEUT**

A son bureau, Patrick Boulter, l'édile, pour-suit : « L'autre problème est quasi philoso-phi-que. Est-ce qu'un bâtiment doit naître, vivre et mourir ? Doit-on sauver le patrimoine à tout prix ? » Le déplacement de l'église représenterait un coût de l'ordre de 15 à 20 millions d'euros, que le petit groupe de réflexion voulait financer grâce au mécénat. Ainsi, le péril pose également la question de

la valeur qui s'en attribue, collectivement, à ce patrimoine menacé. « Il faut travailler dans les cinq ou sept ans », ajoute Patrick Boulter, qui vient d'être élu. Ça qu'on sait, c'est que dans vingt-cinq ans, on ne pourra plus rien faire. « À plusieurs reprises, une demande a été adressée au ministre de la Transition écologique. Demande restée, jusqu'à présent, lettre morte.

Pour Philippe Cloche-pin, guide bénévole et non-croyant, attaché au lieu pour l'apai-sement qu'il lui procure, l'attrait de l'église n'est justement pas tant son architecture que son emplacement, entre ciel et mer. « Si l'église était située plus en haut, on n'aurait pas la même vue. C'est surtout le panorama qui attire ses visiteurs. » Aussi, trois autres scénarios sont envisagés : démolir et remonter plus loin l'édifice, construire une nouvelle église en reculant les éléments de sa charpente, verrous, « ou en ce qui peut. L'enseignant à la retraite Alison Dufour formule cette dernière piste : « Est-ce qu'on ne laisserait pas la nature faire son travail après avoir enlevé ce qui est arti-ficiellement précévu ? »

Il reste encore une autre question épineuse, que faire des débris enterrés dans le cimetière marin ? En dehors des cercueils familiaux, plus personne ne peut s'y faire enterrer. Le lieu compte de nombreuses personnalités : un dramaturge, Georges de Porto-Riche, qui voulait reposer face à son amour décepu (la jete de la ville est visible au loin). Mais aussi l'artiste peintre Michel Ciry et un soldat de Napoléon, Ou encore Albert Roussel, compo-siteur, dont la tombe est ornée d'un bateau. Avec cette épitaphe : « C'est en face de la mer que nous mourra nos enfants et que nous nous aimerons pour entendre encore au loin son éternel murmure. » Trois tombes de soldats allemands ont déjà été déplacées lors des derniers travaux de consolidation.

« On entre ici dans la dimension socio-logique, psychologique de la gestion des débris. C'est extrêmement complexe », commente le géographe Stéphane Costa. Surtout, la solution qui sera choisie va apporter son lot de nouvelles interroga-tions tout aussi brûlantes, si l'on déplace l'église de Varengeville, devra-t-on faire de même avec l'église Sainte-Radegonde, dans l'estuaire de la Gironde, ou avec les 37 habitations menacées d'ici à vingt ans sur les côtes de Seine-Maritime ? Le géographe a déjà un début de réponse. « On ne pourra pas lutter contre la nature. L'homme va devoir reculer face à la mer. »

Ce numéro de L'Obs est peut-être encore disponible au Presse-Papier de Varengeville.

Extract from the national magazine « Nouvel Observateur » which devoted four pages to the dangers of erosion in Varengeville and the possibility of moving the church.





Extraits...

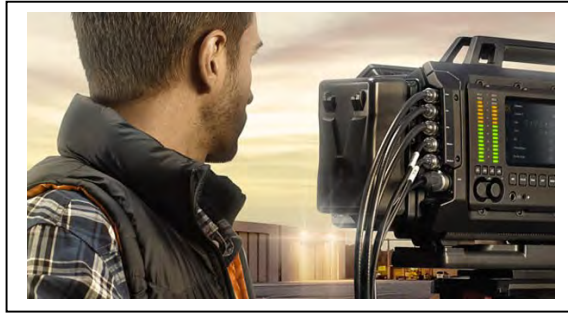
**« L'apôtre des falaises »**  
 Ce qui fut à l'origine une chapelle établie sur les terres que parcourut Valery, un moine missionnaire surnommé « l'apôtre des falaises », a considérablement changé. Elle s'est épaissie au fil des âges, adaptant peu à peu son architecture religieuse à celle de l'époque. « Au XVI<sup>e</sup> siècle, le célèbre armateur et argentier de François I<sup>er</sup>, Jehan Ango, vivait à Dieppe. Il s'est fait construire un manoir non loin d'ici et nous pensons qu'il a en même temps financé l'extension de l'église », raconte Philippe Clochepin, historien amateur, qui a retracé le passé de Varengueville-sur-Mer et dont le dernier ouvrage s'intitule *Une église au bord des flots* (Éditions Galerie Orion).

ce bleu si particulier, noble, dense, profond. « Braque aimait se promener seul le long de nos côtes. Le bleu de son vitrail fait référence au divin mais nous pensons qu'il évoque aussi le bleu de la mer », avance Philippe Clochepin. Comme lui, Jean-Pierre Rousseau admire... puis inspecte. « Il faudrait réparer ce banc ! » ; « Ils ont bien retapé cette partie-là... » ; « Vous voyez les traces d'humidité là-bas ? » En effet, l'eau a gagné les murs. « Nous avons des nappes phréatiques perchées. Lors-

**60 000 visiteurs annuels**  
 Malgré tous ces efforts, l'édifice, ainsi laissé, disparaîtra, affirme Arnaud Gruet. « Tout tient artificiellement. Mais, d'ici vingt à cinquante ans, si les murs qui fixent l'église ne tiennent plus, elle partira à la mer. » S'agissant des tombes, « il est moralement inconcevable de les laisser : il y a des corps », tranche Arnaud Gruet. « Il faudra récupérer les ossements et les placer dans le nouveau cimetière. » En attendant, il faut se décider : abandonner l'église aux vagues et sauver ce qui en fait la valeur artistique ; la démonter pierre par pierre et la reconstruire plus loin ; ou bien, enfin, la solution la plus radicale et la plus coûteuse, « déplacer l'église entière sur des rails et la pousser jusqu'à un nouveau terrain ». « C'est faisable. Dix mètres de pente la séparent du site d'accueil. Mais il faudrait compter entre 10 et 15 millions d'euros à la louche », évalue Arnaud Gruet. De même et avant toute chose, il conviendrait de s'assurer que le nouveau terrain puisse supporter l'édifice. Pour cela, il faudrait mener une étude du sol. Là encore, l'opération a un prix : entre 400 000 et 600 000 euros, évalue le conseiller municipal. Est-ce bien raisonnable ? Olivier Gronier s'interroge : « C'est vrai qu'une telle somme rien que pour l'église de Varengueville-sur-Mer... Bien d'autres églises en France auraient besoin d'un financement pareil. »  
 Et voici que depuis des années, chacun s'affaire, s'occupe à sa manière de cette toute petite église. Pendant ce temps, les 60 000 visiteurs annuels, eux, continuent d'affluer. Ceux que l'on croise cheminant discrètement entre les rangées, progressent jusqu'au vitrail de Braque, comme envoûtés par ce grand œil bleu. Mais ces voyageurs prudents savent-ils que tandis qu'ils foulent le sol en apparence ferme de cette église, un chaos gronde sous leurs pieds ? ■



# L'église sous l'oeil de la caméra.



L'église de Varengeville fait le buzz comme l'on dit aujourd'hui, après des articles de presse dans *L'Obs* et *Le Figaro*, les chaînes de télévision se déplacent à cadence régulière : France 2 – FR3 et TF1. Quelques photos de tournage... Varengeville Church is on everyone's lips: after articles in the *Nouvel Obs* and *Le Figaro*, TV reporters have been making their way here: France 2, FR3, TF1.... Here are some photos of the filming



France 3 et TF1.

# Et encore un nouveau succès pour le concert de jazz à l'église St-Valery.



Association des Amis de l'église de Varengeville. Conception : groupe de bénévoles Varengevillais du cimetière marin, de l'église St Valery et de la chapelle St Dominique : Jean-Michel Chandelier, Marie et Philippe Clochepin, Alison Dufour, Hubert Van Elslande, Michèle Gand, Pierre Garin, Philippe Monart, Catherine Segard, Annick Véron.

Traduction anglaise : Alison Dufour. Crédit photos et réalisation : Philippe Clochepin.

Contact : [animbenev@gmail.com](mailto:animbenev@gmail.com)

Site : <http://www.amiseglisevarengeville.com/>